

LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPE

Villehardouin

Les Mémoires

[Le Témoin gaulois](#)

Tout accès payant au site gratuit [Le Témoin gaulois](#) relève de l'escroquerie.

Sommaire

Lire ou relire les textes

<i>La Conquête de Constantinople</i>	4
Les mots	6

Pour mieux comprendre les textes

Approches internes	9
<u>Remarques sur la traduction</u>	
<u>Situation</u>	
<u>Le texte de Villehardouin</u>	
L'organisation du récit	
Les interventions du narrateur	10

Approches externes : quelques pistes

<u>La vie de Villehardouin</u>	
<u>La quatrième croisade</u>	
<u>Comparaison avec le texte de Robert de Clari</u>	11
La vie de Robert de Clari	
Comparaison	
Divers niveaux de lecture	12

Annexes

Annexe 1 : L'histoire au Moyen Âge	14
Annexe 2 : Pages d'histoire au XIX^e siècle	15
Annexe 3 : Les Croisades	16

Travaux proposés

Travaux écrits	17
Groupements de textes	
<u>Notes</u>	18

<u>Problèmes de méthode</u>	23
-----------------------------	----

Lire ou relire les textes

La Conquête de Constantinople

selon Villehardouin

Les armées^{*1} des Croisés* et des Grecs* restèrent ainsi longtemps face à face ; les Grecs n'osaient attaquer les positions des Croisés, et ceux-ci ne voulaient pas s'éloigner de leur palissade*. Et quand l'empereur* Alexis* vit cela, il commença à faire reculer ses gens ; et quand il les eut rassemblés, il s'en retourna en arrière. Et quand l'armée des pèlerins* le vit, elle commença à chevaucher lentement vers lui ; et les armées des Grecs commencèrent à se mettre en route ; et elles se retirèrent jusqu'à un palais qui est appelé le Philippos*. Et sachez que jamais Dieu* ne tira personne d'un plus grand péril que celui qu'il épargna ce jour-là à ceux de l'armée ; et sachez qu'il n'y eut nul homme si hardi qui n'en eût grande joie. Ainsi cette bataille fut-elle remise ce jour-là ; et il ne se passa rien de plus, comme Dieu le voulut. L'empereur* Alexis s'en retourna à la ville, et ceux de l'armée allèrent à leur camp ; ils se désarmèrent*, car ils étaient très las et épuisés ; et ils mangèrent et burent peu, car ils avaient peu de vivres.

Or écoutez les miracles de Notre Seigneur, comme ils sont beaux partout où il lui plaît ! Cette nuit même, l'empereur* Alexis prit ce qu'il put emporter de son trésor, et emmena avec lui ceux de ses gens qui le voulurent. Ainsi s'enfuit-il et laissa la cité. Et ceux de la ville en furent fort ébahis ; et ils se rendirent à la prison où était l'empereur* Isaac*, qui avait eu les yeux arrachés. Ils le revêtirent des habits impériaux, le conduisirent au palais de Blacquerne*, et le firent asseoir sur le trône élevé, et lui obéirent comme à leur seigneur. Puis, sur le conseil de l'empereur* Isaac, ils désignèrent des messagers, et les envoyèrent à l'armée. Et ils firent savoir au fils* de l'empereur* Isaac et aux barons* que l'empereur* Alexis s'était enfui, et qu'ils avaient rétabli l'empereur* Isaac. Quand le jeune homme* eut appris ces nouvelles, il fit appeler le marquis* Boniface de Montferrat*, et le marquis fit appeler les barons de l'armée. Et quand il furent assemblés autour de la tente du fils de l'empereur* Isaac, il leur conta cette nouvelle ; et quand ils l'entendirent, il ne convient pas de parler de la joie qu'ils éprouvèrent, car il n'y eut jamais plus grande joie au monde. Et notre Seigneur fut loué très pieusement par eux tous, pour les avoir secourus en si peu de temps, et pour les avoir relevés de si bas. Aussi peut-on bien dire : « Nul homme ne peut nuire à qui Dieu veut aider ».

selon Robert de Clari

Pendant que les Français délibéraient, voilà que l'empereur* se replia dans Constantinople* ; et à son arrivée, il fut blâmé fort durement et par les dames* et par les demoiselles, et par les uns et par les autres parce qu'il n'avait pas livré bataille aux Français qui étaient si peu nombreux, alors qu'il disposait de tant d'hommes.

Quand l'empereur s'en fut ainsi retourné, les pèlerins* s'en revinrent à leurs tentes et se désarmèrent.

[Les Français et les Vénitiens*, accourus, se félicitent]

Tandis que les Français discutaient avec les Vénitiens, de très grands murmures s'élevèrent dans la ville, et ceux de la ville dirent à l'empereur qu'il les délivre des Français qui les avaient assiégés, et que s'il ne les combattait pas, ils iraient chercher le jeune homme* que les Français avaient amené, et en feraient leur empereur et seigneur.

Quand l'empereur entendit cela, il leur promit qu'il les combattrait le lendemain ; et quand ce fut environ minuit, l'empereur s'enfuit hors de la ville, avec autant de gens qu'il put emmener avec lui.

Quand, le lendemain matin, ceux de la ville surent que l'empereur s'était enfui, ils vinrent aux portes, les ouvrirent et sortirent, et se rendirent à l'armée des Français et demandèrent Alexis*, le fils d'Isaac* et s'en informèrent. Et on leur apprit qu'ils le trouveraient à la tente du Marquis*. Quand ils y furent, ils le trouvèrent ; aussi ses amis firent très grande fête et très grande joie, et remercièrent les barons*, et

¹ L'astérisque, dans ces deux textes, renvoie aux notes du chapitre **Les mots**, pages 6 à 8

dirent qu'ils avaient très bien fait et avec grande vaillance, et que l'empereur s'était enfui, et qu'ils vinssent en la cité et au palais, qu'ils pouvaient considérer comme leur.

Donc tous les hauts barons de l'armée s'assemblèrent, et prirent Alexis, le fils d'Isaac, et l'emmenèrent au palais à grande joie et à grande fête. Et quand ils furent venus au palais, ils firent mettre hors de prison Isaac son père, et sa femme, que son frère, qui avait tenu l'empire, y avait fait mettre. Et quand Isaac fut hors de prison, il eut très grande joie [à cause] de son fils, et lui donna l'accolade et un baiser, et remercia beaucoup tous les barons qui étaient là, et dit que c'était par l'aide de Dieu*, d'abord, et par la leur, qu'il était hors de prison. Ainsi donc furent apportés deux sièges d'or, et l'on fit asseoir Isaac sur l'une et Alexis son fils sur l'autre à son côté, et Isaac prit possession du trône impérial.

Les mots

Alexis : Alexis III Ange, empereur^{*2} de Constantinople de 1195 à 1203, mort en 1210.

Il parvint au pouvoir en renversant son frère Isaac II. Quand celui-ci fut rétabli par les Croisés (1203), il tenta d'organiser la résistance dans le reste de l'Empire byzantin, mais se heurta à la rivalité de son gendre Théodore I^{er}, proclamé empereur* en 1206 à Nicée. Ce dernier le fit prisonnier et le garda captif jusqu'à sa mort.

Armées : Elles étaient fort inégales en nombre :

– les **Croisés** alignaient sept « bataillons » de 700 hommes, retranchés derrière les « lices », c'est-à-dire les palissades qui protégeaient leur camp. Il faut y ajouter les troupes transportées par une cinquantaine de galères vénitiennes.

– les **défenseurs** firent sortir ce jour-là, si l'on en croit nos auteurs, une quarantaine de « bataillons » d'un millier d'hommes chacun.

Barons, marquis : Origines féodales

On s'en tiendra aux titres les plus courants.

Le prince est le « Premier » (latin *princeps*), c'est-à-dire souverain ou membre d'une famille souveraine.

Les marquis, tenant en fief* une « *marche* », ou province frontière, venaient après les ducs (latin *dux*, chef), et avant les comtes ou compagnons du roi (latin *comites*, compagnons).

Le mot baron (du francique *baro*, homme libre) a désigné d'abord les seigneurs relevant directement du roi. Il s'est ensuite étendu aux vassaux directs des plus puissants de ceux-ci.

Dans nos textes, « le Marquis » est Boniface de Montserrat.

Blacquerne ou (Blachernes) : Palais situé au nord de Constantinople et dominant le quartier aristocratique.

Boniface de Montserrat : Le marquis Boniface de Montferrat (Piémont), issu d'une famille lombarde, avait été élu chef de la quatrième croisade* avec l'appui de Villehardouin. Il finira roi de Thessalonique (aujourd'hui Salonique, en Grèce), de 1204 à sa mort en 1207.

Constantinople : C'est, au XII^e siècle, la capitale de l'Empire byzantin, et la plus grande ville de la Chrétienté. Elle compte 300.000 à 400.000 habitants, et ses murs d'enceinte font trois lieues* (c'est-à-dire au moins 12 kilomètres), selon Villehardouin, qui, en l'occurrence, est un excellent témoin.

Riche cité commerçante et manufacturière, ses produits de luxe sont réputés, et elle est bien faite pour attirer les convoitises des Occidentaux : barons français d'une part, et leurs alliés vénitiens*, qui ont déjà pillé à deux reprises (1162 et 1169) le quartier gênois, de l'autre.

Pourtant elle a déjà amorcé le lent déclin qui s'achèvera en 1453 par la conquête turque : des concessions ont été accordées aux cités italiennes de Pise et de Gênes, et la flotte est aux mains des Italiens. Au temps de la Quatrième croisade, la ville a fait appel, pour sa propre défense, à des mercenaires anglais et danois.

Devenue sous le nom d'Istanbul la capitale de l'Empire ottoman* de 1453 à 1923, elle reste le premier port de la Turquie moderne (capitale Ankara).

Croisés : C'est le nom que l'on donne aux volontaires des croisades, parce qu'ils ont cousu une croix sur leur vêtement. Bien que cette « croisade » ait quelque peu dévié de la route de Jérusalem, Villehardouin tient manifestement à ce titre.

Désarmement : Villehardouin et Robert de Clari le notent tous deux .

C'est que les chevaliers* étaient lourdement équipés au XIII^e siècle ; outre les armes qu'ils portaient (lances de 4 à 6 mètres, lourdes épées), ils étaient protégés par un bouclier et une armure moins lourde que les armures en plaques qui sont apparues au XIV^e siècle.

Elle comportait alors :

– le heaume, casque fermé en forme de tonnelet ;

– le haubert, qui est une cotte de maille, c'est-à-dire une chemise de mailles de fer protégeant le cou et le corps et descendant à mi-jambe.

² L'astérisque renvoie désormais aux notes du chapitre **Notes**, pages 18 à 21

Les Turcs et les Arabes, qui n'avaient pas recours à de telles protections, jugeaient sévèrement cette pratique.

Dieu : Le dieu des Croisés est à coup sûr *Elohei Tzavaot*, traduit en latin d'Église* par *Deus sabaoth*, Dieu des armées, qui est l'un des noms de Dieu invoqués par les Prophètes, dans la *Bible*. Contrairement aux autres peuples de l'Antiquité, qui adoraient un grand nombre de dieux, les Hébreux croyaient en un seul Dieu, dont il était interdit de prononcer le nom, représenté par le tétragramme יהוה composé des initiales YHWH (signification discutée), dont l'Église a fait *Yahvé* puis *Jéovah*. Il est nommé aussi dans la *Bible* tantôt *Élohim*, tantôt *Yahvé*, tantôt *Adonai* (le Seigneur) ou *Chaddai* (le Tout-Puissant), ou il est désigné par l'un de ses attributs : l'Éternel, le Rocher, la Forteresse, etc. Le Coran le nomme *Allah*. Le mot français *Dieu* vient du latin *deus*, qui a la même racine que son équivalent grec *theos*, et que « *Zeus* ». Dieu est présenté, dans la *Bible* et dans le *Coran*, comme le créateur de toutes choses, éternel et tout-puissant.

Empereur* : Le titre d'*Imperator* était porté, à Rome*, par ceux qui détenaient la puissance publique (*Imperium*), même sous la Royauté et sous la République. Le rêve impérial a longtemps survécu en Europe, et ce titre fut exporté en Amérique (Mexique, Brésil) au XIX^e siècle et même, à la fin du XX^e, en Afrique (l'éphémère Empire Centre-Africain).

Fils d'Isaac : Né vers 1182, Alexis IV Ange est le fils de l'empereur* Isaac.

À la chute de son père (1195), il réussit à s'enfuir et trouve refuge à la cour de l'empereur* d'Allemagne*, qui a épousé la sœur d'Isaac.

Sollicité par les Croisés à l'instigation du doge* de Venise et de Boniface de Montferrat selon Robert de Clari, ou de son propre chef selon Villehardouin, il leur demande de rétablir son père sur le trône de Constantinople, et leur fait en échange d'immenses promesses : rétablissement de l'union religieuse avec Rome*, contribution militaire et financière à la lutte contre les Turcs.

Après le rétablissement de son père sur le trône par les Croisés, il règne avec lui comme co-empereur, se heurte à l'opposition de ses sujets qui refusent l'union religieuse et exigent le départ des « Latins » (Français et Vénitiens*) et finit emprisonné et étranglé par l'un de ses parents en 1204.

Grecs : Ce sont les défenseurs – chrétiens* comme les « Croisés » – de Constantinople. L'Empire byzantin, dont cette cité est la capitale, est l'héritier direct de la partie grecque de l'Empire romain. Il n'a pas connu, comme l'Occident, les ruptures historiques brutales dues aux invasions « barbares ».

Isaac II Ange : Né vers 1155, il devint empereur* de Byzance* en 1185 par un Coup d'État.

Il se montra incapable d'imposer l'obéissance aux nobles, et fut renversé en 1195 par son frère Alexis III qui le jeta en prison et lui fit arracher les yeux. Rétabli par les Croisés en juillet 1203, Isaac II associa son fils Alexis IV au pouvoir. Tous deux furent assassinés par le gendre d'Alexis III, hostile aux croisés. Ces derniers le chassèrent de Constantinople. Ce fut le début de « l'Empire latin de Constantinople ».

Jeune homme : Alexis, fils d'Isaac II Ange.

Palissades : « Les Croisés s'avisèrent alors d'un très bon expédient : ils entourèrent tout le camp de bonnes palissades, de bons poteaux et de bonnes clôtures ; ainsi furent-ils bien plus forts et bien plus en sécurité. »

Pèlerins : Les pèlerins (du latin *peregrinus*, étranger et, par suite, voyageur) sont ceux qui entreprennent un pèlerinage, c'est-à-dire un voyage à finalité religieuse.

À l'origine, il y a habituellement un vœu, et l'Église* accorde plus ou moins d'« indulgences* » à ceux qui les entreprennent.

La croisade* n'était qu'une forme armée du pèlerinage. Le pape promettait le pardon de tous leurs péchés* à ceux qui y participaient.

Philippos : Nous ne connaissons pas d'autre mention de ce palais, mais ce nom grec (l'ami de chevaux) qui est celui d'un apôtre, et qui a donné en français Philippe, était très répandu, et sera plus tard adopté par plusieurs empereurs latins de Constantinople.

Dames et demoiselles : Ces titres (du latin *domina*, et son diminutif *dominicella*) sont alors réservés aux femmes et aux filles nobles. Le second sera étendu plus tard aux femmes mariées dont le mari ne portait pas de titre de noblesse. Le premier, réservé aux femmes non mariées, a disparu de la langue administrative.

Despote : Le mot grec, δεσπότης, *despotés* (maître) indique bien que ce titre est, à l'origine, celui de chefs disposant d'un pouvoir absolu. Les despotes de l'Empire byzantin étaient des princes presque indépendants.

Maréchal : Domestique chargé des chevaux, à l'origine. Le maréchal de Champagne est le lieutenant du comte, chargé du commandement de ses troupes.

Venise : Ville d'Italie du Nord, au bord de l'Adriatique, construite sur des lagunes et des îlots.

C'était au Moyen Âge* une république marchande très opulente, qui étendit sa puissance sur les deux rives de l'Adriatique et jusqu'en Grèce.

Elle était gouvernée par :

- un doge (ou duc, latin *dux*, guide) élu à vie par l'assemblée du peuple, puis par les familles de l'aristocratie marchande ;
- un grand conseil chargé par elles de le surveiller, partir de 1143.

L'intervention de Venise dans la quatrième croisade*, à l'instigation du doge Enrico Dandolo*, marque le départ de sa puissance internationale.

Pour mieux comprendre les textes

Approches internes

Remarques sur la traduction

Les textes de Villehardouin et de Clari, écrits dans la langue du XIII^e siècle, offrent un quadruple obstacle au lecteur moderne non préparé :

1. La syntaxe n'est pas la nôtre ;
2. Aux conjugaisons, qui ont évolué, s'ajoutaient des déclinaisons*, vestiges du latin ;
3. L'énonciation* n'obéit nullement à des règles valables au XVIII^e et au XIX^e siècle, et que nos contemporains (Giono, Céline) ignorent superbement ; en particulier, l'opposition Récit/Discours* n'est alors recevable en aucune manière ;
4. L'orthographe a si peu de rapport avec celle qui s'est fixée (pour combien de temps ?) à la fin du XIX^e siècle, que l'édition de La Pléiade (à laquelle nous nous référons) a choisi de moderniser les plus vieux textes pour « leur donner quelque chose comme l'air qu'ils peuvent avoir dans de bons manuscrits français du XIV^e ou du XV^e siècle » ! (Avant propos)

Dans ces conditions, il vaut mieux travailler actuellement, au niveau du bac, sur un texte traduit. C'est ce que nous avons fait, en cherchant moins à obtenir une traduction élégante qu'à conserver le rythme du vieux texte.

Travaillant sur une traduction, on s'épargnera aussi le ridicule de faire l'étude du style de Villehardouin ou de Robert de Clari.

Situation

Nous sommes en juillet 1204, au cœur de la quatrième croisade*.

Pour payer à Venise* les vaisseaux qui doivent les transporter en Terre Sainte, et afin de disposer d'un point d'appui en Orient, les Croisés, débarqués depuis plusieurs jours, ont entrepris le siège de Constantinople, défendue par l'empereur* Alexis III.

Les Vénitiens* viennent de s'emparer de vingt-cinq tours, et de mettre le feu à une partie de la ville pour se protéger d'une contre-attaque. L'empereur, avec « toutes ses forces », tente une sortie ; le doge* et la majorité de ses troupes rejoignent les Français. Les adversaires sont « si près que l'on tirait [avec des arbalètes*] les uns sur les autres ».

Le texte de Villehardouin

L'organisation du récit

Nous l'avons découpé dans le tissu (le texte) de la Chronique de façon à retrouver le schéma narratif :

Une situation initiale d'équilibre

C'est l'équilibre de la terreur :

« Les armées des Croisés et des Grecs restèrent ainsi longtemps face à face ; les Grecs n'osaient attaquer les positions des Croisés, et ceux-ci ne voulaient pas s'éloigner de leur palissade. »

Rupture de l'équilibre : l'empereur* se replie

« Et quand l'empereur* Alexis vit cela, il commença à faire reculer ses gens... en arrière. »

Trois péripéties

Première péripétie : l'empereur* refuse le combat.

« Et l'armée des pèlerins... ils avaient peu de vivres. »

Deuxième péripétie : l'empereur* abandonne Constantinople.

« Or écoutez les miracles... Ainsi s'enfuit-il et laissa la cité. »

Troisième péripétie : restauration d'Isaac II.

« Et ceux de la ville en furent fort ébahis... et qu'ils avaient rétabli l'empereur* Isaac. »

Situation finale : joie et actions de grâce*

« Quand le jeune homme eut appris ces nouvelles [...] pour les avoir relevés de si bas. »

Un équilibre est ainsi retrouvé, mais il est précaire, comme toujours dans l'histoire, et sera bientôt rompu par les passions et les intérêts contradictoires des hommes.

Comme souvent, Villehardouin y ajoute une pieuse leçon :

« Aussi peut-on bien dire : "Nul homme ne peut nuire à qui Dieu veut aider". »

Les interventions du narrateur

Le narrateur ne se contente pas de rapporter des choses vues :

Il interprète les faits

« les Grecs n'osaient attaquer les positions des Croisés, et ceux-ci ne voulaient pas s'éloigner de leur palissade. »

« car ils étaient très las et épuisés ; »

« car ils avaient peu de vivres. »

Il interpelle directement le lecteur...

...comme on le faisait alors dans les chansons de geste : « Et sachez que jamais Dieu ne tira personne d'un plus grand péril que celui qu'il épargna ce jour-là à ceux de l'armée ; et sachez qu'il n'y eut nul homme si hardi qui n'en eût grande joie. »

Il est vrai que, jusqu'à l'invention de l'imprimerie, la lecture sera faite généralement en public, à haute voix ; mais ce genre d'interpellation paraît absent du récit, beaucoup plus impersonnel, de Robert de Clari.

Ces interventions sont édifiantes :

- elles attestent que la main de Dieu est partout à l'ouvrage :
 - « Dieu [...] tira [...] d'un plus grand péril... »
 - « comme Dieu le voulut. »
- elles s'intègrent à une technique de suspense, à un effet d'annonce :
 - « Or écoutez les miracles de Notre Seigneur, comme ils sont beaux partout où il lui plaît ! »
- c'est encore le narrateur qui tire la morale de l'histoire :
 - « Aussi peut-on bien dire : "Nul homme ne peut nuire à qui Dieu veut aider". »

Approches externes : quelques pistes

La vie de Villehardouin

Geoffroi de Villehardouin

Né vers 1150, Maréchal* de Champagne, il prend une part active à la quatrième croisade* :

- il fait partie de la délégation chargée d'obtenir l'aide de Venise* pour le transport de l'armée en Syrie ;
- il participe à tous les conseils décisifs, et soutient la candidature de Boniface de Montferrat au commandement de l'expédition ;
- il plaide pour la cause d'Alexis, et se montre l'un des plus chauds partisans de l'expédition de Constantinople;
- il participe activement à tous les combats, et demeure le principal conseiller de Boniface de Montferrat, qui le nomme maréchal* de Romanie (nom désignant l'empire de Constantinople, « la nouvelle Rome* ») ;
- *il meurt vers 1213, probablement en Orient, en écrivant La Conquête de Constantinople* qui est à la fois une chronique de la quatrième croisade*, et un plaidoyer pour ce qu'il en advint.

Son œuvre est l'une des premières écrites en langue française.

La quatrième croisade

Prêchée par un prêtre, Fouques de Neuilly, en 1202, à la demande du pape Innocent III, elle réunit des seigneurs français, sous le commandement de Boniface de Montferrat, et se proposait, selon l'usage, de conquérir la ville sainte de Jérusalem, afin de « libérer le tombeau du Christ ».

Les Croisés firent appel à la République de Venise pour obtenir les bateaux qui leur permettraient de passer la mer.

Pour financer leur transport, ils acceptèrent d'abord de conquérir, pour Venise, la ville chrétienne* de Jadres (ou Zara, port de l'Adriatique, actuellement Zadar, en Croatie) qui dépendait alors du roi de Hongrie.

Puis ils répondirent, malgré l'avis du pape et quelques défections, à l'appel du prince Alexis, neveu de l'empereur d'Allemagne*, pour rétablir sur le trône de Constantinople son père, l'empereur Isaac, que son propre frère Alexis III avait supplanté.

La conquête de Constantinople, ville chrétienne, elle-même traditionnellement aux prises avec les Turcs, devait aboutir à la création d'un « Empire latin de Constantinople », qui ne dura que de 1204 à 1261, et n'occupait jamais qu'une partie de l'Empire byzantin.

Peut-être préméditée, la croisade n'ayant été qu'un prétexte, cette expédition fut sévèrement jugée dans la Chrétienté, même si le pape finit par s'y rallier, et son détournement rendit « nécessaire » une cinquième croisade (1217-1221), puis trois autres encore...

Comparaison avec le texte de Robert de Clari

La vie de Robert de Clari

Chevalier* obscur (son domaine est d'environ 6 hectares), il suit à la croisade son seigneur le comte Pierre d'Amiens, et rentre sans doute au pays après la mort de celui-ci, vers 1205. Sa chronique *La Conquête de Constantinople* montre qu'il vivait encore en 1216.

Son récit est celui d'un combattant obscur, qui ne participe pas aux conseils, mais raconte ce qu'il a vu et rapporte ce qu'on lui a dit. Il reflète le point de vue de la petite noblesse, et apporte une précieuse contribution à la connaissance de la quatrième croisade*.

Comparaison des deux textes

Présence du narrateur :

Il apostrophe le lecteur chez Villehardouin : « Or écoutez les miracles... » et donne son sentiment : « comme ils sont beaux [...] il ne convient pas de parler [...] Aussi peut-on bien dire ».

Il s'efface chez Clari, qui ne manifeste pas ses sentiments et garde un ton neutre.

Champ contre champ :

Comme au cinéma, le regard se porte alternativement d'un camp à l'autre.

Mais ce découpage est bien plus nettement articulé chez Robert de Clari :

- le camp des Croisés ;

- la retraite des Grecs et l'accueil de la cité ;
- le camp des Croisés, où l'on se congratule ;
- la ville : le couronnement.

Clari donne à voir les événements :

Retrouvailles et couronnement, que Villehardouin néglige ou mentionne plus rapidement, sont longuement décrits, comme dans un reportage.

Clari explique ce qui se passe dans l'autre camp, en se fiant évidemment à la rumeur et à des témoignages : les blâmes et les menaces adressés à l'empereur* par ses sujets lui ont été rapportés.

Des divergences profondes dans la suite des événements :

Après la désertion de l'empereur.

– Chez Clari :

« ceux de la ville » :

- vont au camp des Croisés pour informer le jeune Alexis
- le ramènent avec les barons
- ce sont les barons qui font délivrer Isaac et sa femme, et qui le rétablissent sur le trône de Constantinople.

Chez Villehardouin :

« ceux de la ville » :

- rétablissent Isaac dans ses droits ;
- préviennent, à sa demande, son fils, qui à son tour en informe ses protecteurs.
- les barons ne font que s'en réjouir et remercier le ciel.

Comment interpréter ces divergences ?

Il est permis de supposer que Villehardouin, toujours désireux de justifier le détournement de la quatrième croisade*, s'efforce de réduire l'initiative des Croisés, au profit d'Isaac (sa cause est juste, puisque ses propres sujets le rappellent dès qu'ils sont délivrés de l'usurpateur)... et de Dieu, qui évidemment ne cesse de les protéger et de les conduire.

Divers niveaux de lecture

– Lecture au premier degré, pour le plaisir :

le texte de Villehardouin permet d'entrer en contact avec un monde disparu, très éloigné de nous du point de vue des techniques, des croyances et des mentalités. Il peut être ainsi lu au premier degré, pour le plaisir du dépaysement, comme un récit d'aventures.

Dans ce cas, il suffira d'une connaissance suffisante de la langue, des institutions, des techniques et des mœurs de l'époque, ou, à défaut, d'une édition traduite et convenablement annotée.

– Lecture au second degré : les problèmes de l'historien

1. La méthode historique :

Le même texte peut être considéré comme un document historique, permettant de connaître le passé. Des tâches particulières attendent l'historien :

- il commencera par vérifier l'authenticité du texte ;
- il lui faudra ensuite comprendre et vérifier chaque mot, chaque phrase, chaque indication, et réexaminer la manière dont ces éléments ont été compris par ses devanciers ;
- enfin reste le problème de l'interprétation ; celle-ci devra s'appuyer sur des éléments extérieurs au texte : témoignages écrits aussi variés que possible, monuments, vestiges divers, etc. ; elle sera également tributaire du caractère, des connaissances et du système de représentations de l'historien lui-même : ses croyances, son système philosophique de référence, son idéologie*...

2. Ce qui paraît certain :

Dans le cas présent, la comparaison avec le texte de Robert de Clari permet de trier les faits qui peuvent être tenus pour certains :

- a) au moment de combattre, les deux armées y ont renoncé, l'empereur* se repliant, et les Croisés se gardant de le poursuivre ;
- b) Alexis III s'est enfui de Constantinople vers minuit, emmenant une partie de ses troupes ;
- c) Isaac a été rétabli sur le trône ;

- d) des messagers se sont rendus au camp des Croisés ;
 - e) les Croisés sont entrés dans Constantinople sans combattre.
3. Les divergences : Quant aux divergences, qui sont grandes, nous en avons proposé (page 12) une interprétation. Mais d'autres sont, bien sûr, possibles :
- 1) Villehardouin est un observateur mieux placé que Robert de Clari, qui doit se fier davantage aux rumeurs ;
 - 2) les événements sont éloignés, les deux témoins en ont retenu les grandes lignes, le reste est, des deux côtés, sujet à caution ;
- etc.

Annexes

Annexe 1 : L'histoire au Moyen Âge*

Les Chroniques

Le Moyen Âge a produit divers ouvrages où s'exprime le souci de l'histoire : *Annales*, *Historia* et *Gesta* sont des ouvrages écrits en latin par des clercs, avec l'intention de célébrer la mémoire de héros et de leurs hauts faits (*gesta*), et mêlant légendes et faits authentiques.

Avec les croisades apparaissent des récits en langue française de témoins oculaires qui dictent ou écrivent leurs souvenirs pour ceux qui sont restés en France. Le genre connaîtra une grande fortune, bien au-delà des croisades, jusqu'au XV^e siècle.

Les Chroniques, antérieures à la naissance de la science historique (XVIII^e siècle) sont des récits où se mêlent histoire, légende, plaidoyers politiques, leçons de morale, mais elles fournissent des matériaux irremplaçables à l'histoire proprement dite.

Les principaux chroniqueurs

Citons, parmi les principaux chroniqueurs :

- Robert de Clari (*La Conquête de Constantinople*), un humble chevalier* qui participa à la quatrième croisade* ;
- Geoffroi de Villehardouin (*La Conquête de Constantinople*), joua un rôle important dans la quatrième croisade*, qu'il raconte également ;
- un clerc anonyme, auteur d'une *Histoire de Guillaume le Maréchal, comte de Pembroke* (1145-1219), écrite peu après la mort du héros, d'après des documents écrits et des témoignages directs ;
- Jean, seigneur de Joinville (vers 1224-1317, *Vie de Saint Louis*), qui fut un familier du roi.
- Jean Froissart (1333-vers 1400, *Chroniques*, qui couvrent les règnes de Charles V et Charles VI). Il fut un écrivain de métier, au service de la Cour d'Angleterre ;
- Philippe de Commines (1447-1511, dont les *Mémoires* se rapportent essentiellement au règne de Louis XI), conseiller de Charles le Téméraire qui passa au service du roi de France, son ennemi.

Annexe 2 : Pages d'histoire au XIXe siècle

Hilperik

Ainsi le moment arriva bientôt où, en dépit de ses propres résolutions, Hilperik ne ressentit auprès de sa femme que de la froideur et de l'ennui.

Ce moment, épié par Fredegonde, fut mis à profit par elle avec son adresse ordinaire. Il lui suffit de se montrer comme par hasard sur le passage du roi, pour que la comparaison de sa figure avec celle de Galeswinthe fit revivre, dans le cœur de cet homme sensuel, une passion mal éteinte par quelques bouffées de vanité. Fredegonde fut reprise comme concubine et fit éclat de son nouveau triomphe ; elle affecta même envers l'épouse dédaignée des airs hautains et méprisants. Doublement blessée comme femme et comme reine, Galeswinthe pleura d'abord en silence, puis elle osa se plaindre et dire au roi qu'il n'y avait plus dans sa maison aucun honneur pour elle, mais des injures et des affronts qu'elle ne pouvait supporter. Elle demanda comme une grâce d'être répudiée, et offrit d'abandonner tout ce qu'elle avait apporté avec elle, pourvu seulement qu'il lui fût permis de retourner dans son pays.

L'abandon volontaire d'un riche trésor, le désintéressement par fierté d'âme étaient des choses incompréhensibles pour le roi Hilperik ; et, n'en ayant pas la moindre idée, il ne pouvait y croire. Aussi, malgré leur sincérité, les paroles de la triste Galeswinthe ne lui inspirèrent d'autre sentiment qu'une défiance sombre et la crainte de perdre, par une rupture ouverte, des richesses qu'il s'estimait heureux d'avoir en sa possession. Maîtrisant ses émotions et dissimulant sa pensée avec la ruse du sauvage, il changea tout d'un coup de manières, prit une voix douce et caressante, fit des protestations de repentir et d'amour qui trompèrent la fille d'Athanaghild. Elle ne parlait plus de séparation et se flattait d'un retour sincère, lorsqu'une nuit, par ordre du roi, un serviteur affidé fut introduit dans sa chambre et l'étrangla pendant qu'elle dormait.

En la trouvant morte dans son lit, Hilperik joua la surprise et l'affliction ; il fit même semblant de verser des larmes, et, quelques jours après, il rendit à Fredegonde tous les droits d'épouse et de reine.

Augustin Thierry (Récits des temps mérovingiens)

La prise de la Bastille

Versailles, avec un gouvernement organisé, un roi, des ministres, un général, une armée, n'était qu'hésitation, doute, incertitude, dans la plus complète anarchie morale.

Paris, bouleversé, délaissé de toute autorité légale, dans un désordre apparent, atteignit, le 14 juillet, ce qui, moralement, est l'ordre le plus profond, l'unanimité des esprits.

Le 13 juillet Paris ne songeait qu'à se défendre, le 14, il attaqua.

Le 13 au soir, il y avait encore des doutes, il n'y en eut plus le matin. Le soir était plein de trouble, de fureur désordonnée. Le matin fut lumineux et d'une sérénité terrible. Une idée se leva sur Paris avec le jour et tous virent la même lumière. Une lumière dans les esprits, et dans chaque cœur, une voix : « Va, et tu prendras la Bastille. »

Cela était impossible, insensé, étrange à dire...Et tous le crurent néanmoins. Et cela se fit.

Michelet (*Histoire de la Révolution Française*, tome I, livre I, chapitre 7)

Annexe 3 : Les Croisades

Définition

Ce sont des expéditions militaires prêchées ou soutenues par la papauté pour « délivrer le tombeau du Christ », après la conquête de Jérusalem par les Turcs, qui en rendaient l'accès plus difficile aux pèlerins.

Un phénomène complexe

On compte huit croisades, du XI^e au XIII^e siècle. Elles entraînent vers l'Orient des foules mêlées, depuis les croyants naïfs à la recherche des « indulgences* », jusqu'aux chevaliers* pauvres avides de fiefs* et aux rois mus par la foi ou l'esprit de conquête.

D'autres « croisades » ont parfois été l'expression :

– de mouvements marginaux

comme la « Croisade des Enfants », qui vit déferler des foules de jeunes gens, entraînés par des « prophètes » vers Marseille, où des marchands les vendirent comme esclaves en Égypte (1212)

– des révoltes populaires comme la « Croisade des Pastoureaux » (ou bergers), qui se termina en jacquerie, et fut écrasée impitoyablement par la régente Blanche de Castille, en 1251.

Aspects militaires

Les croisades se sont soldées par un échec global ; les États chrétiens* qu'elles ont créés ont été éphémères :

– États latins du Levant, dont le plus connu est le Royaume de Jérusalem (1099-1187, puis 1229-1240).

– Empire latin de Constantinople (1204-1261)

La chute d'Acre (1291) marque la fin de cette période.

Impact dur la civilisation de l'Europe occidentale

Les croisades ont vu s'affronter deux mondes très différents : elles ont révélé aux frustes barons « Francs » les raffinements insoupçonnés des civilisations musulmane et byzantine ; le commerce des grands ports italiens, Venise, Gênes et Pise, en a tiré de grands bénéfices.

Extension de la notion de « croisade »

La papauté a étendu la dénomination de « croisade », et l'indulgence* qui y était attachée, à des expéditions punitives dirigées :

– contre les païens des pays baltes qui furent ainsi « convertis » au XIII^e siècle par les chevaliers* porte-glaive et les chevaliers* teutoniques ;

– contre des « hérétiques » en pays chrétien* :

– croisade contre les cathares ou Albigeois qui ruina la civilisation du pays d'Oc (1209-1213) ;

– croisade contre les hussites de Bohême (1431) qui ne put venir à bout des disciples de Jan Hus (réformateur né en 1369, condamné par le concile* de Constance et brûlé vif en 1415) : les hussites rallieront au siècle suivant la Réforme de Luther) ;

– et même contre des princes catholiques en conflit politique avec Rome* : en 1285, une croisade fut prêchée contre le roi d'Aragon, qui s'était emparé de la Sicile, vassale de Rome*.

Travaux proposés

Travaux écrits

1. Vous transposerez en style direct le dialogue de l'empereur* et de ses sujets, après son refus de livrer bataille.
2. Quelle est la page que vous préférez : le texte de Clari ou celui de Geoffroi de Villehardouin ? Vous justifierez, votre choix.
3. Vous comparerez l'art du récit chez les deux chroniqueurs.

Conseils : Les éléments de ce travail vous sont fournis dans cet hypertexte à l'article « comparaison ».

Le plan est pratiquement fourni s'il s'agit de comparer, il vous reste à trouver l'introduction, la conclusion et les transitions.

S'il s'agit de dire vos préférences, c'est le plan tout entier qui reste à trouver ; relisez d'abord les deux textes, analysez bien vos motifs, disposez-les en ordre d'importance croissante, et votre plan sera établi.

Groupements de textes

Le compte rendu historique

La conquête de Constantinople (Villehardouin)

– *La mort du Grand Dauphin* (SaintSimon, *Mémoires*)

– *Le passage du Rhin*. (Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, Ch. X, « Toutes les places qui bordent le Rhin se rendirent... »)

– *La prise de la Bastille* (Michelet, *Histoire de la Révolution française*, Tome1, livre 1, ch. 7)

– *Récits des temps mérovingiens* (Augustin Thierry, les trois derniers paragraphes du *Premier récit*)

– *La bataille* (Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, *La bataille*, de « Ainsi purifiées, reconfortées » à « vient clore. »)

Axes de lecture

Les techniques de récit (chronologie ou non, lexique, ton, message explicite ou implicite).

La part des faits et celle des mentalités.

Le problème de l'objectivité. L'histoire est-elle une science ?

Écrire pour témoigner

– *La Conquête de Constantinople* (Villehardouin)

– *La Mort et le Bûcheron* (La Fontaine)

– *Le supplice de la Brinvilliers* (Madame de Sévigné)

– *Lettre du 18 mars 1678* "

– *La mort du Grand Dauphin* (SaintSimon, *Mémoires*)

– *Liberté* (Éluard)

– *À Siegmaringen* (Céline, *D'un Château l'autre* : « Ceci dit, Bichelonne s'assoit... » à « – Certainement, Monsieur le Président ! »)

Axes de lecture

Entre les Chroniques destinées parfois à se justifier et la littérature engagée, le témoignage de l'écrivain sur son temps peut apparaître comme par inadvertance (La Fontaine), être destiné à l'origine à un public très restreint (Mme de Sévigné) ou encore être l'occasion de se camper devant l'histoire (Saint-Simon), ou d'en montrer les aspects dérisoires (Céline), etc.

À l'occasion de ces lectures, on s'efforcera de dégager les caractéristiques du genre littéraire que chacune met en œuvre.

Notes

Action de grâces : Remerciements adressés à Dieu.

Allemagne : L'Allemagne constitue depuis 962 « l'Empire d'Occident », qui se donne pour l'héritier de l'Empire romain d'Occident et qui prendra en 1356 le nom de « Saint Empire romain germanique ».

C'est en fait une poussière de quelque 800 états, différents par leur étendue et leurs institutions. L'empereur, élu par un collège de sept princes, n'y exerce qu'un pouvoir très limité.

Âme : du latin *anima*, souffle, vie.

Le christianisme et l'islam affirment que la mort du corps ne met pas fin à la vie individuelle, qui se poursuit dans un Auldelà où l'âme humaine reçoit son châtimeut (l'enfer*) ou sa récompense (le paradis).

Arbalète : Arme de trait, composée d'un arc de bois ou d'acier monté sur une pièce de bois, l'arbrier, et tendu à la main au XIII^e siècle, puis au moyen d'un cric ou d'un système d'engrenages démultipliés, le cranequin.

L'arbalète, connue des Anciens et perfectionnée au Moyen Âge*, portait à cent cinquante mètres, et tuait à soixante-quinze. L'Église essaya un temps de l'interdire (concile* de Latran, 1139), comme trop dangereuse.

Les arbalétriers, comme les archers et les sergents fournis par les villes pour seconder les chevaliers*, faisaient partie des « petites gens ». Ils combattaient à pied.

L'arbalète a été en usage jusqu'au XVII^e siècle, comme arme de chasse et de guerre. Elle est aujourd'hui interdite pour la chasse.

Byzance : Ville fondée par les Grecs sur le Bosphore, au VII^e siècle avant notre ère, Byzance fut nommée Constantinople quand l'empereur Constantin I^{er}, qui régna de 306 à 337, en fit sa capitale.

Elle fut la capitale de l'Empire romain d'Orient, ou Empire byzantin, qui a survécu à l'Empire romain d'Occident (ce dernier, ayant pour capitale Ravenne, disparaît à la fin du V^e siècle).

Conquise par les Turcs en 1453, elle porte aujourd'hui le nom d'Istanbul.

Chevalier : Le chevalier est au Moyen Âge un combattant à cheval, un guerrier reconnu comme tel par la cérémonie de l'adoubement quand il a prouvé sa connaissance des arts martiaux, soit à l'exercice, soit sur le champ de bataille.



Chevaliers au ombat
Tapisserie de Bayeux (XII^e siècle) – Les chevaliers portent heaume et haubert

Ses armes sont bénies par l'Église, qui s'est efforcée de développer un code d'honneur : il est théoriquement astreint à la loyauté, à la vaillance, à la fidélité, au respect des femmes, à la protection des plus faibles, de la veuve et de l'orphelin.

Riche ou pauvre, détenteur ou non d'un fief*, le chevalier* doit être en mesure de « vivre noblement », c'est-à-dire sans travailler.

Chrétiens : Croyants qui adhèrent au Christianisme, qui est la religion prêchée à la mort de Jésus (ou JésusChrist), par ses disciples.

Comme toutes les religions monothéistes, le christianisme a connu, au cours de son histoire de nombreuses divisions (schismes*, hérésies*) qui ont donné naissance à de nouvelles églises.

Concile : du latin concilium, assemblée. C'est une réunion d'évêques et de docteurs en théologie tenue pour décider de questions de doctrine ou de discipline de l'Église* catholique. Un concile œcuménique réunit des évêques du monde entier ; le dernier, Vatican II, remonte à 1962. Le pape peut aussi convoquer des conciles nationaux ou provinciaux.

Croisades : voir Annexe 3, page 15.

Dandolo Enrico (vers 1107-1205) : Il appartenait à une grande famille qui devait encore fournir à Venise trois autres doges*, du XII^e au XIII^e siècle.

Élu doge en 1192, il joua un grand rôle dans le détournement de la quatrième croisade*, d'abord vers Zara, puis vers Constantinople* dont il était l'ennemi juré (il aurait été partiellement aveuglé par les Byzantins au cours d'une ambassade).

Il participa activement à cette expédition, et conduisit lui-même le dernier assaut, âgé de plus de quatre-vingt-cinq ans.

Après la victoire des Croisés, il obtint, pour Venise, des avantages considérables et prit le titre de Despote*.

Il mourut à Constantinople l'année suivante.

Déclinaison : La déclinaison est, en ancien français, la variation des formes des noms masculins, pronoms, articles, adjectifs et participes, en fonction du nombre et de deux cas :

– cas sujet ou nominatif

– cas régime (complément d'objet) ou accusatif

Exemple : déclinaison de : « le mur »

	SINGULIER	PLURIEL
NOMINATIF :	li murs	li mur
ACCUSATIF :	le mur	les murs

Église : Du grec *ἐκκλησία*, ekklésia, assemblée.

Ce mot désigne, d'une part, l'édifice où le culte est célébré (voir paroisse), et d'autre part, l'ensemble des chrétiens*, ou les subdivisions de cet ensemble.

Actuellement, les principales églises chrétiennes sont :

– l'Église catholique romaine ;

– les Églises orthodoxes, nées en 1054 du schisme d'Orient* ;

– les Églises protestantes, nées de la Réforme, au XVI^e siècle, et l'Église anglicane, séparée de Rome à la même époque.

Le mot « Église » employé sans autre précision désigne dans nos textes l'Église catholique, le catholicisme ayant été jusqu'au XIX^e siècle religion d'État, et restant majoritaire en France.

Empire ottoman : Les Turcs ont fondé, entre 1354 et 1560, un immense empire sur les ruines de l'Empire byzantin : il s'étend à son apogée de l'Azerbaïdjan aux portes de Vienne, et de La Mecque à l'Algérie.

Ce qui reste de l'Empire ottoman (du nom de famille de son fondateur) s'effondre, après une interminable décadence, à l'occasion de la première guerre mondiale.

Une république laïque de Turquie lui succède sur les quelques provinces d'Asie et d'Europe qui n'ont pas été placées sous l'autorité (le « mandat ») de la France ou de l'Angleterre jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale, ou qui n'ont pas acquis leur indépendance.

Aujourd'hui, la Turquie est candidate à l'entrée dans l'Europe.

Enfer et Paradis : La tradition chrétienne* et l'islam enseignent que l'âme* du méchant est punie, après la mort, par les peines éternelles de l'Enfer, et que celle du Juste est récompensée en Paradis.

L'idée selon laquelle la mort débouche

– sur l'union avec Dieu : rencontre du Christ (christianisme), ou contemplation d'Allah (islam)

– ou la séparation éternelle de l'âme* et de Dieu tend aujourd'hui à remplacer, chez les croyants, les représentations traditionnelles (le Paradis, mot persan qui signifie « jardin » opposé à l'Enfer, qui était associé aux supplices et à la fournaise).

L'énonciation : C'est l'acte qui produit l'énoncé ; il répond à des conditions particulières de communication.

L'auteur d'un énoncé choisit, consciemment ou non :

- des indices de personne (première, seconde ou troisième)
- des indices de lieu (démonstratifs, adverbes, noms)
- des indices de temps (dates, adverbes, temps et modes verbaux)
- des indices d'opinion ; en particulier :
 - . une certaine syntaxe (juxtaposition ou subordination)
 - . des noms, adjectifs, adverbes, verbes...
 - . des modalisateurs (mots et locutions exprimant possibilité, supposition, souhait, ordre, obligation, etc.)

L'observation de ces marques permet de discerner les conditions, les points de vue et les buts de la communication.

L'opposition Récit/Discours* décrit un moment de l'énonciation.

Fief : La féodalité est une sorte de privatisation de l'État.

Le fief est une terre concédée par son propriétaire (le suzerain) à un client (le vassal), qui contracte en retour diverses obligations envers lui, dont celle de l'assister à la guerre : c'est le système féodal. La clef de voûte du système est le roi, élu par ses vassaux (jusqu'à Hugues Capet en 987, en France).

Au XI^e siècle, les fiefs sont devenus héréditaires, et le mot lignage, qui s'appliquait jusqu'alors aux personnes vivantes apparentées à un seigneur, a fini par désigner la succession de ses ancêtres, dont on se souciait assez peu auparavant.

Hérésie : Le mot hérésie, qui vient du grec *αἵρεσις*, *haíresis*, choix, préférence, a pris le sens d'opinion ou de croyance contraire à l'enseignement de l'Église.

Au Moyen Âge, ce mot peut désigner :

- des tentatives de réforme interne de l'Église, comme celle de Jean Huss au XV^e siècle, ayant pour but de revenir à la pureté de l'Église primitive);
- des religions franchement étrangères au christianisme, comme celle des cathares, qui oppose un dieu du mal, lié à la chair, à un dieu du bien, et rejette en bloc la divinité de Jésus-Christ et les croyances chrétiennes.

Les hérésies furent durement combattues, par le feu et l'épée. Quand elles ont survécu, elles ont provoqué des schismes*.

Idéologie : Dans chaque groupe social, à chaque époque, on se représente le monde d'une façon cohérente, qui met en jeu croyances, images, idées.

Les idéologies ne se confondent pas avec les religions ou les partis.

Elles sont souvent inconscientes.

Indulgences : L'Église* catholique peut remettre partiellement ou totalement les peines encourues par les fidèles pour leurs péchés*.

Les indulgences sont accordées en récompense de certaines pratiques : prières, pèlerinages, etc., et s'appliquent aux vivants comme aux morts (du moins aux âmes* du Purgatoire*).

Au temps des Croisades*, Rome* accordait l'indulgence plénière à ceux qui « se croisaient » ; plus tard, on vendit des indulgences ; cet abus fut une des raisons de la Réforme protestante.

Lieue : Mesure ancienne de « distance » qui vaut environ quatre kilomètres (la lieue de Paris en valait 3.248) et Rabelais observe, dans un texte fameux, que sa valeur augmente (jusqu'à 5 kms et plus) à mesure que l'on s'éloigne de la capitale.

Pour une lieue terrestre, on compte trois milles marins, soit environ cinq mille cinq cents mètres.

Être « à cent lieues de » ou « à mille lieues de » signifie : « être très loin de », « être fort éloigné de » (réussir, par exemple).

Moyen Âge : On désigne traditionnellement par Moyen Âge, la période qui va de la fin du monde antique au début de la Renaissance, c'est-à-dire de la fin du IV^e siècle au milieu du XV^e.

Deux dates symboliques sont souvent proposées :

– 395, division de l'Empire romain en un Empire d'Occident, dont la capitale est Ravenne, ville d'Italie proche de Parme et de Modène et un Empire d'Orient ayant pour capitale Byzance*. Rome* cesse d'être au centre de l'histoire occidentale)

– 1453, prise de Constantinople* par le Sultan Mehmet II.

C'est une division commode, mais elle cache l'extrême diversité de périodes où alternent guerre et paix, développement et déclin démographiques et économiques, avancées de la « barbarie », et « renaissances » comme celles du VIII^e et du XII^e siècles.

Remarque : ne confondez pas médiéval (qui appartient au Moyen Âge), et moyenâgeux (même sens, mais péjoratif ou familier).

Péché : Faute contre Dieu.

Le péché, qui a nécessité pour le christianisme la Rédemption, c'est-à-dire le rachat par le sacrifice de Jésus sur la Croix, entraîne souvent un fort sentiment de culpabilité chez les chrétiens*.

Purgatoire : Du latin *purgare*, purifier.

1. Selon la doctrine catholique, les âmes* des morts qui ne sont pas damnés, mais ne sont pas encore dignes d'accéder directement au Paradis*, y « purgent » leurs péchés. Les chrétiens le confondent parfois avec l'*A'raf*, qui est un lieu de passage obligé des âmes avant leur jugement, selon la Sunna (tradition) musulmane.

2. Métaphoriquement, on appelle « purgatoire » la période d'oubli que traversent, après leur mort, beaucoup d'écrivains.

Récit/Discours : Cette distinction, qui oppose la présence de marques de l'implication de celui qui parle ou écrit (discours), à leur absence dans l'énoncé (récit), s'applique à tous les textes.

Pour une période qui va du XVII^e siècle au début du XX^e cette opposition est repérable, grammaticalement, à partir des critères suivants :

RÉCIT (pas de marques d'implication)	DISCOURS (marques d'implication)
Temps verbaux	
(présent de narration) passé simple passé antérieur	présent passé composé futur simple et antérieur
imparfait plusqueparfait	
Pronoms elle(s), il(s), « il » ne s'oppose à aucune autre personne on (= quelqu'un, certains)	je, tu, nous, vous, il(s), elle(s) « il » s'oppose aux autres personnes on (= nous)
Indices de lieux et de temps	
en cet endroit la veille, le lendemain, ce jour-là	ici hier, demain, aujourd'hui
Indices d'opinion ♪ ♫	
absents ou cachés	présents

Schisme : Du grec *Σχίσμα*, *skhisma*, séparation, éclatement entre églises rivales.

Schisme d'Orient : Depuis 1054, date de l'excommunication réciproque du pape et du patriarche de Constantinople, un certain nombre d'églises* orientales, dont l'Église grecque (byzantine à l'origine) et les Églises bulgare et russe, se sont séparées de Rome* pour des raisons essentiellement politiques, liées au refus des empereurs byzantins et des évêques d'Orient de reconnaître la primauté du pape, et à l'opposition des cultures grecque et latine.

Ce schisme a séparé les Églises « orthodoxes » (celles qui enseignent la droite doctrine), de l'Église « catholique » (universelle) romaine.

Il s'est accompagné de divergences religieuses, mais les Églises romaine et orthodoxes restent très proches sur le plan de la foi.

Problèmes de méthode

1. Faut-il partir d'une traduction ?

S'agissant d'un texte d'ancien français, le bon sens veut que l'on ne recoure à une adaptation en français moderne qu'en deçà du XV^e siècle. L'auteur de l'excellente traduction (trouvée à l'adresse suivante : <http://francite.net/education/page89.html>) de la strophe suivante de Villon s'est, croyons-nous, donné bien du mal pour affadir un poème dont le lexique ne nécessite que peu d'explications : le sens de « *Ouquel* » et « *gallé* » peut être deviné par les élèves, et seul le quatrième vers peut offrir quelque difficulté. On peut tout au plus placer les deux textes en regard, comme ci-dessous, pour des élèves faibles :

*Je plains le temps de ma jeunesse,
Ouquel j'ay plus qu'autre gallé
Jusqu'a l'entrée de viellesse,
Qui son partement m'a celé :
Il ne s'en est a pié allé
N'a cheval : hélas ! comment don ?
Soudainement s'en est vollé
Et ne m'a laissé quelque don.*

*Je plains le temps de ma jeunesse,
Où plus que quiconque je me suis amusé
Jusqu'à l'entrée de vieillesse,
Qui son départ m'a caché.
Il ne s'en est à pied allé,
Ni à cheval, las ! comment donc ?
Soudainement s'est envolé,
Et ne m'a laissé aucun don.*

En revanche, la présentation des textes du XII^e siècle n'avancerait guère des élèves de collège ou de lycée ; à quoi leur servirait d'avoir sous les yeux le texte de Clari, dont voici le premier paragraphe :

*Entrementiers que li Franchois parloient
ensi ensanle, este me vous que li empereres
se mist ariere en Coustantinoble, et quant il
fu venus, si fu moult blasmés durement et
de dames et de damoiseles et d'uns et d'au-
tres, de chou qu'il ne s'estoit combatus à si
peu de gent comme li Franchois estaient, à
tout si grant pule comme il avoit mené.*

*Pendant que les Français délibéraient, voilà
que l'empereur se replia dans Constanti-
nople ; et à son arrivée, il fut blâmé fort
durement et par les dames et par les
demoiselles, et par les uns et par les autres
parce qu'il n'avait pas livré bataille aux
Français qui étaient si peu nombreux, alors
qu'il disposait de tant d'hommes.*

Aussi n'avons-nous pas cru devoir y recourir.

2. Importance de l'appareil historique

Les Mémoires sont un genre qui, plus que tout autre, ne peut être étudié qu'avec un apport important d'explications historiques, d'abord parce qu'il traite par définition d'un passé dont les élèves ne savent pas grand-chose, ensuite parce qu'il faut percer à jour les motivations de l'auteur et ses arrières pensées, qui sont déterminantes dans l'image qu'il nous donne des événements qu'il a vécus (récits) et des personnes qu'il a connues (portrait), image qui peut être assez éloignée de la réalité. C'est pourquoi la confrontation de deux témoignages s'impose, quand elle est possible.

Les Mémoires sont d'abord un récit, et c'est avec les outils du récit qu'ils doivent ensuite être abordés, ou éventuellement ceux qui permettent de mieux comprendre la technique du portrait.